Frédéric Boyer

Le dieu qui était mort si jeune

P.O.L

Le dieu qui était mort si jeune

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LA CONSOLATION, roman, 1991
EN PRISON, roman, 1992
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, roman, Prix du Livre Inter, 1993
COMPRENDRE ET COMPATIR, essai, 1993
COMME DES ANGES, roman, 1994
EST-CE QUE TU M'AIMES ?, roman, 1995
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995
LES INNOCENTS, roman, 1995
ARRIÈRE, FANTÔMES !, 1996
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996
NOTRE FAUTE, roman, 1997
LE VERTIGE DES BLONDES, roman, 1998
LE GOÛT DU SUICIDE LENT, poèmes, 1999
PAS AIMÉE, roman, 1999
UNE FÉE, roman, 2000
KIDS, poèmes, 2000
GAGMEN, poèmes, 2002
LA BIBLE, NOTRE EXIL, 2002
SONGS, 2003

Aux éditions Calmann-Lévy

COMME DES FRÈRES, essai, 1998

Frédéric Boyer

Le dieu qui était mort si jeune

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 2-86744-444-6

www.pol-editeur.fr

« ... une langue pour répondre à l'épuisé. »

Isaïe, 50, 4

Pourquoi j'aime Jésus. Je ne l'aime pas comme on aime un personnage. Je ne l'aime pas comme on aime une belle idée non plus. Je ne l'aime pas comme quelqu'un d'exemplaire, comme quelqu'un à l'écart, comme quelqu'un de lointain. Lui-même ne se laisse pas aimer comme quelqu'un d'entièrement beau, de parfaitement juste. Lui-même n'a jamais demandé qu'on l'aime pour ça, pour l'exception qu'il aurait faite, pour le bien qu'il faisait, ni même pour l'amour qu'il

donnait de façon, c'est vrai, très exemplaire, très absolue.

Pourquoi j'aime Jésus. Parce que je ne crois pas à un modèle non incarné, non personnel, d'amour et de justice. Parce que je ne crois pas du tout à un modèle d'amour. Parce que Jésus lui-même a aimé des gens malades d'amour. Comme Madeleine par exemple, et peut-être Judas. Avant même qu'on ait commencé d'aimer nous sommes tous malades comme eux. Et depuis Jésus, il n'y a plus jamais, éternellement jamais, que des malades d'amour. Qu'est-ce que nous deviendrions sinon. Qu'est-ce que nous pourrions faire. Qu'est-ce que nous aurions sinon. Parce que Jésus lui-même, de son corps, de sa chair, a dénoncé l'idée de sainteté comme seule installation dans le bien, comme espèce de contentement du bien par lui-même. Parce qu'il n'est pas un homme au-dessus des autres mais un homme tout de même. Qui a toujours affreusement peur

d'être homme. Qui a même peur du mot homme. Comme s'il savait toujours de combien il s'en faut que nous soyons tous des hommes. De combien il s'en faut vraiment que nous soyons tous bons à ça.

Un homme foncièrement beau, parfaitement bon, un homme qui ne serait pas le commun des hommes, qui ne serait pas perdu dans le mot homme lui-même, ce serait une menace pour tous les autres hommes. Quelqu'un d'incomparable, quelqu'un de sans défaut, en bonne santé toujours, ce serait un homme sans égalité possible.

Avec Jésus, l'idée de sainteté a rejoint l'idée d'égalité. L'idée de sainteté a rejoint l'idée de responsabilité. Les deux vont ensemble. Egalité et responsabilité. La sainteté avec Jésus n'est plus coupée de la communion de tout le monde, du commun du monde. Son origine, c'est la responsabilité de chacun envers autrui. Sa vocation, c'est le partage, c'est la distribution. La sainteté, c'est tout ce

qui lutte contre la dislocation, contre la séparation.

Faire le bien, être saint, ce n'est plus, avec et selon Jésus, se tenir à l'écart ou être différent des autres et du monde, c'est chercher le bien là où il demeure caché et abandonné. Jusqu'au plus insoupçonnable endroit, à rebours des chemins, dans les fossés, parmi les foules maladroites ou écorchées, à la suite des réprouvés, des malades, des criminels aussi.

Parfois, a montré Jésus, le bien est sous nos yeux, à portée de nos mains sans qu'on le sache. Il nous crève les yeux. Parfois, le bien ressemble à tout ce qu'on refuse de voir, à tout ce qu'on laisse de côté. Oh si on voyait seulement le commencement du bien. Oh si on savait seulement par où il commence. Mais le bien, ça ne laisse jamais le ventre creux. Mais ça ne sauve jamais rien ni personne en apparence. Mais ça ne guérit de rien finalement.

Quand Jésus fait du bien, il le fait en connaissance de cause, connaissant la difficulté, la douleur de toute charité profonde, selon laquelle un bienfaiteur est toujours également responsable d'une ingratitude consécutive. Au-dedans du bien qu'on fait, il y a toujours une ingratitude. On ne fait jamais le bien absolument. On ne le fait vraiment que pour avancer un peu, à chaque fois un petit peu plus, vers ce qui échappe au bien. Le vrai moteur du bien c'est ce qu'il n'est pas.

Chaque action de Jésus dit ceci : Si vous ne faites le bien que pour lui-même, uniquement pour ce qu'il est, vous n'arriverez à rien. Faire le bien pour ce qu'il est, c'est ce que Jésus appelle « le manque de foi ». Parce que « avoir la foi » c'est aller au-devant de ce que le bien n'est pas. La maladie, la méchanceté, l'erreur, la violence. Le bien sans la foi ressemble à une statue morte qu'on ferait parler, qu'on ferait vivre peut-être pour oublier que nous-mêmes ne parlons pas vraiment, que

nous-mêmes ne sommes pas bien vivants. Les Anciens appelaient ça une idole. L'idolâtrie, c'est l'amour du bien pour ce qu'il vaut, pour ce qu'il représente comme valeur marchande en quelque sorte. Or le bien pour lui-même n'a aucune valeur, a enseigné Jésus. C'était surprenant quand il a dit ça. Sans doute désolant – et, en un certain sens, faire le bien est désolant –, sans doute révoltant – et, d'une certaine façon, le bien nous révolte. Mais c'est comme ça, a montré Jésus. On ne voyait jamais le commencement du bien.

Pour faire bien, on a besoin de très peu, d'infiniment moins que tout ce qu'on croit. Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire finalement, a dit Jésus. Une chose que chacun est solitairement parmi mille autres choses. Une infime petite chose qu'on pouvait peut-être ne jamais trouver, ne jamais atteindre.

Il n'y a pas trente-six façons de tenir bon. Il n'y a pas vraiment dix commandements. Il

y en a infiniment plus ou il y en a un peu moins, forcément. Deux commandements principalement, a dit Jésus. Pas plus ni moins. Deux est le nombre qui suffit. C'est une paire. Ce n'est pas trop. Ce n'est pas si peu. « Le premier : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence, de toute ta force. » Tous les moyens comptent pour le premier commandement. Tous les moyens, c'est-à-dire tout ce qu'on est soi-même. Aimer Dieu c'est tout compter, c'est tout rassembler de soi. Ce n'est pas se diviser, ce n'est pas se cacher. « Le deuxième, celui-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » L'un va avec l'autre. Dieu et le prochain. L'un sans l'autre, a expliqué Jésus, ce n'est pas possible. L'amour de Dieu sans l'amour du prochain, c'est un amour mort. Mais la chair d'un inconnu, celle du premier croisé, celle du dernier venu, cette chair-là est l'enjeu de ma présence à Dieu. Dieu n'est pas ailleurs, n'est pas autrement

que dans la chair de l'autre. J'aime Jésus pour avoir rappelé cela. Là est la distinction, là est la différence. Elle est infinie. Dans le deuxième commandement, dans l'amour du prochain. Autrement l'amour de Dieu ne serait pas amour. Ne serait pas notre amour humain, notre amour tout court. Aimer son prochain, c'est n'être sûr de rien, de rien du tout. Puisque nous ne devons pas être encore décidés, jamais être dirigés. Puisque le prochain c'est tout le monde. C'est celui devant lequel nous ne sommes sûrs de rien. Puisque nous ne sommes jamais en règle avec lui mais toujours en reste. Alors aimer Dieu ce ne peut être qu'aimer son prochain. Si on ne veut pas d'un dieu fini, d'un dieu trop bien connu, trop bien attendu. Si on ne veut pas d'un dieu trop particulier, trop réservé.

L'amour de Dieu n'est pas cet amour s'il n'est pas aussi, tout également, l'amour du prochain. L'inverse n'est pas vrai par contre. L'inverse ne marche pas – comme si c'était là

le vrai sens de l'amour de Dieu. La vraie différence finalement. On peut aimer son prochain sans connaître cet amour comme amour de Dieu tout également. Le premier commandement doit être premier en humilité, doit être premier en effacement. C'est sans doute cela la position de Jésus en Dieu, l'humilité radicale, bouleversante de Dieu en Jésus. Son abaissement. Je peux aimer mon prochain sans forcément aimer Dieu. Mais l'amour de Dieu pour moi est sans doute quelque chose dans l'amour de mon prochain. Comme si l'abaissement de Dieu sur terre, c'était dans le contrat de chaque amour humain. Un sacrilège fou sans doute. Comme si Dieu appelait dans les fossés avec les blessés de la route, dans les villages bombardés avec les mères, dans les hopitaux où meurent aujourd'hui les hommes, avec les malades du sida, avec les malades d'amour, dans les tranchées de toujours avec les soldats tués ou mutilés par les guerres de toujours.

Quel amour serait cet amour que Dieu commande s'il n'était pas toujours amour à travers tout amour, jusque dans le manque visible d'amour, jusque dans son propre effacement en tant qu'amour de Dieu ? Quel dieu serait-il s'il n'était pas aussi dans son propre effacement ? J'aime Jésus pour penser avec lui que Dieu doit en passer par là s'il ne veut pas n'être qu'un dieu de plus. Que Dieu doit passer par le don absolu de son amour et s'effacer dans l'amour des uns et des autres s'il ne veut pas être amour tyran. J'aime Jésus parce qu'il s'est fait homme comme ça. Pour aimer comme nous. Pour aimer en terre comme nous, comme si « l'amour perdu dans le ciel était réparé en terre » (Bérulle). Comme si nos amours humains, nos amours en terre pouvaient seuls conduire à l'amour du ciel.

Le prochain, c'est celui qui est de chair. Etre le prochain de quelqu'un c'est répondre à la réquisition de la chair d'autrui. Répondre

Quand je parle de lui mon corps renaît.

Quand je parle de lui les faux pouvoirs s'effondrent.

Quand je parle de lui les cataclysmes s'éteignent.

Quand je parle de lui la jeunesse du monde revient.

Quand je parle de lui, il n'y rien de plus évident, il n'y a rien d'autre, il n'y a rien de plus nouveau finalement que lui.

Quand je parle de lui les cimetières se vident.

Quand je parle de lui Dieu est dévouement et n'est plus que ça jusqu'à la mort.

Quand je parle de lui, je ne dors plus, je ne dors plus, je ne dors plus jusqu'à la fin du monde.

9 782867 444456

11 €
936185-2
ISBN : 2-86744-445-4
09-2003
DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS